

—Oui, je vous aime depuis longtemps... depuis que j'ai pu connaître l'amour...

—Je vous aime ! et mon grand chagrin, ma grande tristesse, c'était de me dire que vous ne le compreniez pas, que vous ne le devinez pas !

—Aussi combien ai-je souffert depuis le jour où vous êtes venu nous faire vos adieux au château de Chaverny !

—Combien, loin de vous les heures me paraissaient lourdes, le temps me semblait long !

—Combien il me semblait que le vide immense qui s'était fait autour de nous... que le vide immense qui s'était fait dans notre maison était plus grand, plus affreux encore !

—Chaque jour je me berçais de l'espoir que vous alliez revenir... que j'allais enfin vous revoir... et chaque jour aussi je devenais plus triste encore en voyant que c'était vainement que je vous avais attendu, vainement que je vous avais espéré !...

—Oh ! oui, je vous aime, reprit-elle après quelques secondes de silence, je vous aime tant que ma seule joie était de penser à vous ! Je vous aime tant que je ne m'endormais jamais sans évoquer votre souvenir et sans murmurer votre nom !

—Blanche !... Chère Blanche ! murmura le jeune homme de plus en plus ému.

—Et puis, continua plus vivement la jeune fille dont les yeux s'emplirent de larmes, il me semblait aussi que si vous aviez été là, que si vous aviez été près de moi, j'aurais été plus forte et plus courageuse pour supporter les coups terribles qui nous ont frappés, pour supporter toutes les angoisses que j'ai eu à traverser...

—C'est d'abord la mort de ma mère, si rapidement et si brusquement enlevée à notre tendresse...

—C'est ensuite la fin si tragique de notre père...

—Hélas ! fit, la voix sourde, Julien.

—Puis, enfin, c'est pour mon frère... c'est pour André que, plus tard, je fus obligée de trembler !

—Pour André ?

—Oui, pour André qui ne vivait plus qu'avec la pensée de nous venger... qu'avec la pensée d'aller tuer à son tour le meurtrier de notre père...

—Et un beau jour, moi que cette seule pensée affolait, j'apprends qu'André se bat avec le marquis de Ponsac... Que dis-je ! non seulement j'apprends cette nouvelle qui m'épouvante, cette nouvelle qui me glace d'effroi, mais encore, à demi défaillante, j'assiste à toutes les scènes, à toutes les péripéties de ce duel... mais encore je vois tomber le marquis la poitrine toute rouge, toute sanglante !

—Vous, Blanche !

—Oui, moi !... oui, j'étais là... oui, j'ai vu cela !

—Est-ce possible !... Mais comment cela a-t-il pu se faire ?... comment cela a-t-il pu arriver ?

—Oh ! il serait beaucoup trop long de tout vous dire... beaucoup trop long de tout vous raconter...

—Mais enfin, j'ai vu cela, et je pourrais même dire que je le vois encore, car j'ai toujours devant les yeux cet homme qu'André venait de tuer... cet homme avec sa face horriblement livide et son dernier regard... ce regard où il n'y avait pas seulement le désespoir de mourir, mais dans lequel se lisait encore la haine la plus atroce, la plus implacable...

—Et quand, vaincue, brisée par cette terrible émotion, dont le souvenir seul me fait frissonner encore, je rejoignis André, je fus prise d'une telle faiblesse que je crus bien que j'allais mourir aussi...

—Et voilà pourquoi, Julien, nous avons quitté, mon frère et moi, notre vieux château de Chaverny... Et voilà pourquoi, tout à l'heure, vous avez eu la profonde, l'immense surprise de me retrouver tout à coup en face de vous, dans cette église où, tout en essayant de prier, je ne pouvais m'empêcher de penser encore, de penser toujours à vous...

—Oui, c'est M. le duc de Ryon, que vous connaissez...

—Oh ! depuis de longues années !...

—Et c'est aussi M. le marquis de Cerninge...

—Le meilleur des hommes et l'un des amis les plus dévoués de votre père, avec le duc, interrompit vivement Julien.

—Ce sont eux qui, le lendemain même du duel d'André, nous ont emmenés de Chaverny... Ce sont eux — le duc surtout — qui ont eu l'idée de tâcher de nous distraire, de tâcher de nous arracher à nous-mêmes en nous faisant voyager...

—Mais si je vous disais, Julien, que cette idée, que j'aurais dû, vous semblera-t-il, accueillir avec beaucoup d'empressement, avec beaucoup de plaisir, ne fut, au contraire, pour moi tout d'abord qu'un chagrin et une tristesse de plus...

—Et pourquoi, Blanche ?

—Pourquoi ?... Parce que, précisément, je vous aimais trop... Parce que, précisément, je vivais trop absorbée dans cet amour que vous ne soupçonniez même pas... Parce que, m'éloignant de Chaverny, il me semblait que j'allais m'éloigner d'avantage encore de vous...

—Chère Blanche !... chère enfant ! s'écria Julien en couvrant de nouveaux baisers les mains de la jeune fille.

—Car là-bas, du moins, tout me parlait de vous... N'avais-je pas en face de moi votre château... le château d'Argelle où tant de fois je vous ai cherché... où tant de fois, accoudée à ma fenêtre j'ai guetté votre retour ?... N'avais-je pas aussi le château de Chaverny où pour moi, tout aussi évoquait votre pensée, tout aussi réveillait votre souvenir ?

—Oui, à chaque pas que je faisais dans notre maison... à chaque pas que je faisais à travers notre parc... ce parc immense que nous avions si souvent parcouru ensemble, je croyais vous voir vous dresser en face de moi...

—Chaque allée, chaque sentier, chaque banc me rappelait des heures heureuses... les heures où nous avions grandi, où nous avions vécu dans une si douce, une si profonde intimité.

—Aussi comment vous dire, comment vous faire comprendre l'étrange impression que je ressentis quand je dus suivre le duc de Ryon et le marquis de Cerninge ?

—C'était comme si l'on m'avait condamnée à un exil plus ou moins long, et comme si un vide encore plus grand venait de se faire tout à coup dans ma vie...

—Puis, au bout de quelques jours, une idée me vint... une idée étrange qui fit s'évanouir comme par enchantement la lourde angoisse qui m'opressait...

—Oh ! je sais bien que cette idée ferait sourire bien des gens et que, peut-être, elle vous fera sourire vous-même, Julien...

—Mais, si folle, si bizarre et si singulière qu'elle puisse paraître, j'y croyais si fermement que j'avais à présent autant de joie de m'être éloignée de Chaverny que j'avais eu d'abord un vif regret de le quitter...

—Car il me semblait maintenant que j'allais vers vous...

—Car il me semblait maintenant que chaque pas que nous faisons me rapprochait de vous...

—Car j'étais de plus en plus convaincue, de plus en plus persuadée, de plus en plus certaine, sans pouvoir dire pourquoi, que d'un moment à l'autre le hasard abrègerait enfin cette longue séparation dont je souffrais tant, que d'un instant à l'autre le hasard nous ferait nous rencontrer sur le même chemin...

—Oh ! vous pensez bien que je gardais cette pensée-là pour moi et que je n'aurais pas osé en souffler un mot à personne...

—Non, non... Ni M. de Ryon, ni M. de Cerninge, pour qui cependant je n'avais guère de secret, ni André lui-même que j'aime d'une si tendre et si profonde affection, n'ont jamais rien su...

—Et pourtant combien de fois ne se sont-ils pas montrés très surpris, très étonnés de voir le soudain changement qui s'était fait en moi sans qu'ils pussent en deviner la cause !

—Et je vivais ainsi, de plus en plus hantée par ce pressentiment, de plus en plus en proie à cette idée fixe que je ne pouvais manquer de vous revoir bientôt, quand dernièrement, à Naples, j'éprouvais une émotion dont je me souviendrai toute ma vie...

—C'était à l'hôtel, le lendemain de notre arrivée...

—Après être restée longtemps penchée à ma fenêtre, d'où malgré moi, je vous cherchais encore parmi la foule qui défilait sous mes yeux, je venais de revenir dans ma chambre, et là, après une très longue rêverie, je venais enfin de me ressaisir et de jeter un coup d'œil machinal sur la table sur laquelle je m'étais appuyée, lorsque, soudain, je ne pus retenir un cri de surprise, un cri de folle joie...

—Car dans un journal qui se trouvait ouvert devant moi, je venais de lire ces mots qui m'avaient fait tressaillir... ces trois mots qui m'avaient donné un éblouissement : "Conte Julien d'Argelle !"

—Votre nom !... c'était votre nom que je retrouvais là !... C'est-à-dire que mes pressentiments ne m'avaient point trompée !... c'est-à-dire que le hasard providentiel sur lequel j'avais compté avec tant de foi nous rapprochait enfin de l'un l'autre !... c'est-à-dire que bientôt, que dans quelques heures peut-être j'allais avoir l'immense joie de vous revoir, l'immense bonheur de sentir encore votre main presser doucement la mienne !...

—Mais, hélas ! après cette grande joie, quelle amère déception m'attendait !

—Car, en effet, j'eus beau, pendant des journées et des journées, vous chercher partout, courir partout, fouler partout, impossible de retrouver vos traces, impossible aussi de savoir ce que vous étiez devenu !

(A suivre)

#### LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**